

Troquer ses congés pour du bénévolat

SOLIDARITÉ L'ONG « Médecins sans vacances » forme des médecins africains

- ▶ Chaque année, 350 professionnels belges de la santé profitent de leurs congés pour se rendre en Afrique.
- ▶ Pas pour des vacances, mais pour y former leurs confrères dans des hôpitaux locaux.
- ▶ Rencontre avec deux bénévoles de « Médecins sans vacances ».

Une fois par an, quand Diane et Catherine préparent leurs valises, ce ne sont pas des paréos, des shorts et des maillots qu'elles y entassent, mais leur carnet de vaccination, leur blouse blanche et leur stéthoscope.

Comme quelques centaines d'autres médecins, paramédicaux et techniciens, les deux femmes font partie de l'équipe de bénévoles de Médecins sans vacances (MSV). Tous s'engagent chaque année à troquer le transat sur la plage pour une table d'examen médical dans un village d'Afrique subsaharienne...

« À quarante-cinq ans, j'ai fait le point, et je me suis dit que j'avais enfin acquis suffisamment d'expérience », relate Catherine Struyf. Plutôt que de se substituer aux équipes médicales locales, cette infirmière pédiatrique a été séduite par l'approche de MSV, centrée sur la transmission de savoirs et le renforcement des capacités : « Je pense que c'est de ça dont ont besoin les équipes sur place : être accompagnées et encouragées. »

L'ONG belge, créée en 1981, met un point d'honneur à offrir un accompagnement sur la durée : dans les cinq pays où elle intervient (Bénin, Burkina Faso, RD Congo, Rwanda et Burundi), les accords conclus avec les hôpitaux locaux prévoient deux missions annuelles, pendant trois à cinq ans, afin d'atteindre les ob-

jectifs fixés par le personnel local. Chaque année, 145 missions et formations sont organisées dans 39 hôpitaux partenaires.

« Le luxe de travailler en Belgique »

Depuis deux ans, la pédiatre Diane Stroobant se rend, comme sa collègue infirmière, dans le Sud-Kivu, une région du Congo où les besoins en pédiatrie sont criants : « Les médecins ont une formation généraliste, il n'y a pas de prise en charge appropriée pour les enfants, qui sont traités comme les adultes ; parfois leur dose de médicaments est juste divisée par deux. »

Apprendre à assurer les urgences pédiatriques, à gérer un enfant dans le coma, à poser une sonde gastrique sur un bébé : voilà le type de demandes aux-

quelles répondent Diane et Catherine. Avec une bonne dose d'adaptation : « C'est une tout autre médecine. Avec pratiquement aucun moyen, on parvient malgré tout à accomplir de petites choses », se réjouit la pédiatre.

Dans un souci de durabilité, les médecins bénévoles sont encouragés à travailler avec les moyens du bord et à s'assurer, par exemple, que les médicaments qu'ils prescrivent soient facilement accessibles à la population.

« Ma première mission a été bouleversante, se souvient

Catherine. *J'étais seule, dans le Kassaï oriental, une région retirée et excessivement pauvre. Tout était au superlatif : tant de pauvreté, si peu de moyens. Le mot "rien" prenait tout son sens.* »

Pas découragée pour autant, l'infirmière en est à sa sixième année de mission au Congo. Mais de retour en Belgique, elle dit se « protéger », en séparant mentalement les deux expériences : « En Belgique, pour une simple prise de sang, j'utilise en cinq minutes la quantité de compresses stériles et d'alcool disponibles là-bas pour deux jours... » Un décalage pas toujours évident à gérer.

Diane, au contraire, assure nourrir son quotidien de ses séjours en Afrique, qui lui rappellent sa « chance de travailler en Belgique où les enfants sont si bien soignés », et l'aident à relativiser les fois où elle est appelée « pour des rhumes ou des bêtises » : « Peut-être qu'à force d'être toujours si disponible, on vit dans une société où les parents sont sensibilisés et les enfants bien suivis. »

La décision de consacrer ses congés à du bénévolat est certes généreuse, mais est-elle difficile à prendre ? « Absolument pas, assure Catherine Struyf. Je ne l'ai jamais regretté. On a suffisamment de congés sur l'année, et puis, ce sont quand même des vacances ; on fait une pause européenne pour plonger dans un tout autre monde. »

Pour elle comme pour Diane, si l'expérience est « physiquement très fatigante », elle est avant tout d'une « richesse immense au niveau humain ». ■

CLARA VAN REETH

L'ENJEU

« Créer la confiance »

Comment assumer, à 30 ans et fraîchement diplômée, d'aller former à l'autre bout du monde des médecins avec vingt ans d'expérience ? Cette question, Diane se l'est beaucoup posée avant sa première mission. « Le fait d'avoir étudié la médecine tropicale et d'avoir déjà séjourné en Afrique a aidé ma crédibilité », relate la jeune pédiatre. Et d'insister : « Je n'impose jamais rien, je propose. Je leur répète souvent que c'est un échange, que j'apprends aussi d'eux. »

Catherine aussi a dû gérer une sorte de « méfiance » à son égard. « Nous-mêmes parfois on se demande "Qui sommes-nous pour aller leur dire comment faire leur métier ?" » Mais après cinq missions au même hôpital, au terme d'un « apprivoisement mutuel », des liens solides se sont tissés : « Ils savent que nous ne sommes pas là pour les juger, mais pour trouver des solutions avec eux. »

CL.V.R.